

*Les  
filles  
des  
plaines*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Les filles des plaines / Karine Lebert

Autre titre : Et nos rêves dansent sur la rivière

Nom : Lebert, Karine, 1969- , auteure

Description : Édition canadienne | Publié antérieurement sous le titre :

Et nos rêves dansent sur la rivière. Paris : Presses de la Cité, 2025

Identifiants : Canadiana 20250050811 | ISBN 9782898672569

Classification : LCC PQ2712.E23 E82 2026 | CDD C843/.92-dc23

© 2026 Les Éditeurs réunis

Images de la couverture : Envato / Olegbreslavtev

Freepik / Oleksandr Ryzhkov, Wirestock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

*Distribution nationale*

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2026

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

KARINE LEBERT

*Les*  
filles  
*des*  
plaines



LES ÉDITEURS RÉUNIS



*À Patrick, ce roman made in USA*

*Et à mes lectrices du bout du monde,  
deux rencontres mémorables :  
Réjeanne (Québec) et Rosemary (Californie)*



# PREMIÈRE PARTIE

1842-1854

Joséphine





# 1

*1842, en mer et sur les routes du Texas*

*Comme il est grand!* songea Joséphine Lemonnier en contemplant *L'Ebro*, au milieu des quarante-quatre autres passagers qui allaient embarquer au Havre pour la terre promise, en ce 2 novembre 1842. Le nombre de ceux qui quittaient la France semblait dérisoire par rapport à la taille du voilier. Joséphine s'attendait à davantage. Constaté qu'ils étaient si peu à s'être laissé séduire éveillait sa méfiance. Et si elle commettait une erreur? Il était encore temps de renoncer malgré les belles paroles de celui qui les avait attirés là, cet Henri Castro qui insistait sur l'accueil qui leur serait réservé, vantant les mérites de ce Texas dont ils ignoraient tout il y a encore quelques mois :

— C'est une terre riche qui vous attend, une terre qui fera votre fortune à condition d'être courageux, ce que vous êtes sans aucun doute! Écoutez mes conseils et vous deviendrez des notables du Nouveau Monde!

— Pourquoi ne nous accompagnez-vous pas? demanda un jeune garçon en ôtant son béret.

— Je dois veiller à ce que d'autres bateaux partent régulièrement. Certains d'Anvers, car il faut peupler ce territoire de Normands et d'Alsaciens, mais aussi d'Allemands et de Suisses. Plus nous serons nombreux, plus le travail se fera rapidement et plus vite vos poches seront remplies. Mais vous avez de la chance : du Havre, la traversée est moins longue et donc moins coûteuse.

Joséphine hocha la tête, soulagée d'entendre ce discours pourtant maintes fois sorti de la bouche de Castro, l'homme à l'origine

de tout. Presque sexagénaire, il n'avait pas vraiment l'air d'un aventurier avec sa calvitie naissante et ses moustaches aux pointes rebiquées.

Issue d'une lignée de paysans prospères du pays d'Auge, la jeune fille avait été tentée puis convaincue par la promesse d'une vie nouvelle, de terres vastes et bon marché à l'autre bout du monde. Bien sûr, elle avait longtemps pesé le pour et le contre avant de se lancer. D'ailleurs, elle n'aurait pas envisagé une telle expédition seule, mais son jumeau, Gaétan, aussi roux qu'elle, avait lui aussi été conquis par l'entreprise.

Au moment d'embarquer, le doute l'envahit pourtant. Dans quelques heures, elle n'aurait plus la possibilité de revenir sur sa décision.

Son départ cachait un secret qu'elle n'avait avoué à personne, pas même à Gaétan. Parfois, elle se disait qu'elle faisait fausse route : elle émigrerait pour une mauvaise raison et son projet se solderait par un échec. Puis elle chassait ses incertitudes et poursuivait son but : s'éloigner le plus possible de son village, d'abord et surtout pour son frère qui s'y voyait forcé. Quitte à voyager pendant soixante jours sur ce titan des mers.

Contre 200 francs, ils avaient reçu la promesse de centaines d'acres de terres par personne. Castro n'avait pas cherché à enjoliver la situation : pendant une année, il n'y aurait pas de revenus, c'est pourquoi chaque émigrant devait disposer de suffisamment de fonds, de vêtements et de matériel pour subsister. Il fallait aussi, une fois en possession de sa terre, y construire une cabane et clôturer une surface d'au moins quinze acres, ou six hectares, en l'espace d'un an maximum.

Tout cela ne faisait pas peur à Joséphine, confortée par l'enthousiasme de son frère et par la pensée de l'événement inéluctable qui la pressait de quitter la France. Sa grossesse n'allait pas tarder à se voir. Elle tenait en main son précieux passeport qui, avec celui de Gaétan, avait encore délesté leurs économies de 20 francs.

Alors qu'elle patientait pour monter sur la passerelle d'embarquement, l'air soucieux de ce dernier l'alerta.

— Quelque chose ne va pas ? lui demanda-t-elle.

— Le voilier est petit...

— Petit ? Je le trouve immense !

Gaétan devait avoir plus de jugement qu'elle. Le navire se révélait donc modeste et les apprentis colons peu nombreux. Ça commençait mal.

Le début de la traversée fut éprouvant pour Joséphine, malade. Si le capitaine fournissait l'eau potable, le feu et l'éclairage, les passagers devaient se débrouiller pour le reste dans des conditions d'hygiène déplorables. L'air était malsain, la lumière chiche, l'espace exigü – Gaétan avait eu raison. Trop faible pour aider dans les premiers temps, Joséphine regrettait d'être partie à l'aventure. Elle avait espéré perdre le bébé, ce en quoi elle fut aussi déçue.

Voyant sa jumelle au plus mal, Gaétan la fit transporter dans une cabine. Jusque-là, elle dormait sur une couchette en bois recouverte d'une paille et d'une couverture. Des couples et des familles l'entouraient à droite, à gauche et au-dessus, les rangées de couchettes étant superposées : promiscuité, odeurs, bruits, tout aggravait son état, et elle constituait également une nuisance pour autrui. La jeune fille demeura muette quand Gaétan et un membre d'équipage l'assistèrent pour gagner une cabine où elle sombra dans le sommeil sur un vrai lit, entre des draps propres, doux et parfumés. Après plusieurs heures, elle se rendit compte qu'elle ne partagerait les lieux, plutôt confortables, qu'avec son frère.

— J'espère que tu n'as pas dépensé tout l'argent de nos parents pour cette folie ?

— Ne t'inquiète pas. Je dispose d'une réserve plus importante que prévu.

— Comment est-ce...

— Repose-toi, Joséphine, et ne cherche pas à savoir. C'est ainsi, et nous devons nous en réjouir.

Sur ce, il lui présenta un seau d'eau douce afin qu'elle se lave.

— Nous resterons ici jusqu'à l'arrivée, reprit-il. Regarde, il y a un lieu d'aisances décent.

À ces mots, Joséphine décida de ne plus poser une seule question sur l'origine de cette bonne fortune, les cabinets de l'entrepont, qu'il fallait vider chaque jour, hantant encore ses cauchemars.

— Et nous mangerons à présent dans cette cabine. Le capitaine nous a même invités à souper à ses côtés quand tu seras rétablie.

L'image de la longue table et des bancs fixés au sol se rappela à Joséphine, qui sourit.

— Je me sens déjà mieux.

— Les vagues sont moins fortes. La mer est presque trop calme. Il faut malgré tout que le navire puisse avancer.

Deux jours plus tard, Gaétan proposa à sa sœur de prendre l'air sur le pont. Complètement remise, elle accepta.

Les passagers qui avaient été leurs compagnons au début de la traversée étaient en train de cuisiner. Quelques-uns s'enquirent de la santé de Joséphine, d'autres lancèrent aux jumeaux des regards suspicieux. Ils bénéficiaient de conditions de voyage exceptionnelles grâce à de l'argent ou des relations. Dès lors, ils n'étaient plus de leur monde et ne pouvaient nouer avec eux une amitié sincère et désintéressée. Joséphine en était navrée. Elle n'était pourtant pas prête à renoncer à sa cabine pour entrer dans leurs bonnes grâces.

Remarquant l'absence de lard dans la marmite, elle parla à son frère :

— Ne peux-tu les aider un peu ?

Le jour où tout le monde avait sorti les denrées achetées pour la traversée, le café extrait du sac de Gaétan avait fait des envieux.

Le jeune homme craignait de vexer ses compatriotes et que son offre soit refusée. Il n'en fut rien. Les yeux des enfants brillèrent de joie devant le lard et les légumes supplémentaires. Les jumeaux furent même conviés à déjeuner avec le groupe. Ils veillèrent à ne se servir que de pommes de terre, laissant les aliments fortifiants à ceux qui n'en profiteraient pas quotidiennement. Joséphine tendit les mains vers les flammes avec reconnaissance, le feu étant circonscrit par des planches de bois afin qu'une étincelle ne provoque pas un incendie.

La traversée était monotone, interminable et, pour s'occuper, les passagers bavardaient, évoquant leur avenir en Amérique. Les hommes étaient artisans, éleveurs ou cultivateurs, leurs épouses les aidaient dans l'exploitation. Une femme avait quitté son poste de cuisinière chez des notables pour suivre son mari. Un couple exerçait le métier de tisserand, travaillant le chanvre, le lin, la laine ou la soie, et surtout le coton. L'âge d'or du tissage en Normandie étant révolu, exporter ce savoir-faire au Texas leur avait paru une bonne idée.

Au terme de trois semaines de traversée, les jumeaux célébrèrent leurs vingt-deux ans lors d'une fête mémorable. Quelqu'un joua de la flûte et tous exécutèrent des danses de leur région. Joséphine offrit à Gaétan une lunette qu'elle cachait dans ses bagages et ce dernier lui fit cadeau d'une nouvelle jupe.

À moins de dix jours de l'arrivée, lorsqu'un passager mourut, ils se rassemblèrent tous sur le pont pour un dernier hommage, une courte oraison funèbre, avant de jeter sa dépouille, enveloppée d'une toile et lestée, dans l'océan. Il n'existait aucun moyen de

la conserver afin de l'enterrer sur le continent. C'était une mort naturelle, il n'avait pas succombé à une maladie contagieuse, au grand soulagement du capitaine.

À quelques heures de l'accostage, ils se mirent à guetter fébrilement les côtes. Gaétan et Joséphine se partageaient la lunette, presque la même que celle du capitaine.

— Galveston ! Galveston !

Le voilier arriva à bon port le jour du nouvel an 1843. Gaétan et sa sœur y virent un heureux présage.

Tandis que la jeune fille rassemblait leurs biens, son frère était parti s'informer. Il revint vers elle, la mine sombre.

— Nous ne pouvons pas débarquer aujourd'hui.

— Comment ça ?

— Une goélette doit venir nous chercher mais il fait trop mauvais. Il n'y a pratiquement pas de ports naturels ici. Bref, c'est compliqué. Il va encore falloir attendre.

Leur patience fut mise à rude épreuve : la goélette en question n'apparut que le 9 janvier. À cette date, ils étaient tous exaspérés et découragés par une nouvelle fâcheuse. Alors qu'ils pensaient trouver, dès leur accostage, une terre accueillante, le capitaine leur annonça qu'il leur faudrait parcourir plus de deux cents kilomètres en char à bœufs avant de parvenir à San Antonio de Bexar, leur destination au nom exotique.

Les préoccupations ne manquaient pas, à commencer par les soins à apporter aux émigrants souffrant de fièvre en raison de l'humidité ambiante. Ils furent ensuite contraints de stationner à Port Lavaca pendant un mois, les voies étant impraticables à cause de pluies torrentielles. On les parqua dans des maisons rudimentaires par rapport à ce que certains d'entre eux avaient connu en France.

Tandis que Gaétan s'adonnait à la chasse avec ses compagnons, Joséphine s'évertuait à agrémenter son intérieur rustique. Aucun renflement ne se devinait encore sous sa jupe, mais l'angoisse chez elle le disputait à la colère : maudit bébé qui s'accrochait ! Elle avait par ailleurs du mal à apprécier le gibier que les hommes rapportaient : oies, canards sauvages, courlis, bécassines et même cygnes. Pour ceux qui avaient fui une existence misérable, c'était festin de roi, mais Joséphine et Gaétan avaient toujours eu le ventre plein.

Juchés sur une charrette mexicaine tirée par des bœufs dont les roues pleines produisaient un bruit d'enfer et soulevaient des nuages de poussière, Joséphine et Gaétan contemplaient le paysage environnant, la plaine aride et monotone. Une famille avait pris place à leurs côtés. L'un des enfants était en proie à une forte fièvre et ne cessait de gémir dans les bras de sa mère. Joséphine était bouleversée par son état tout en craignant la contamination. Aussi préférait-elle ne pas trop l'approcher et regarder ailleurs. Vision qui ne la rassurait pas pour autant, car la pauvreté semblait régner partout dans cette contrée. Là où elle s'attendait à admirer des maisons cossues, elle tombait sur des hangars qui pourtant, d'après les explications de leur guide, servaient d'habitation. Des cuves en bois ou en brique se dressaient dans les champs, utilisées pour recueillir l'eau de pluie. Joséphine se remémora ces Français qui avaient choisi de retourner s'installer à Galveston plutôt que de subir encore un trajet long et périlleux.

Le soleil menaçait son visage malgré la protection de la toile de bâche tendue sur un cerceau en métal. La jeune fille se redressa sur son siège rudimentaire puis ferma les yeux dans l'espoir de se reposer quelques heures. Hélas, c'était compter sans Gaétan qui ne cessait de s'agiter à ses côtés.

— Tu ne peux pas te tenir un peu tranquille ? lui lança-t-elle.

Cette promiscuité lui tapait sur les nerfs. Les ronflements des hommes l'empêchaient de dormir. Et elle avait toujours soif en raison de la chaleur et de la poussière.

— Si seulement je n'étais pas attaqué par tous ces moustiques!

Il lui montra son bras recouvert de dizaines de points rouges.

— Ça me démange.

— Moi aussi, renchérit le père de famille. Il paraît que ces satanés moustiques propagent la fièvre jaune et la malaria, ajouta-t-il en contemplant son fils avec désarroi.

La mère se contenta de renifler tandis que les enfants pleurnichaient.

— Ça alors, je ne suis pas touchée, constata la jeune fille en s'examinant sous toutes les coutures.

Sous les regards surpris, elle se sentit prise au piège : les insectes sentaient-ils qu'elle était enceinte ? Les autres l'avaient-ils deviné ? Puis elle comprit que ses craintes ne reposaient sur aucun fondement.

— Mieux vaut être piqué par un moustique que par une mygale ou une tarentule, déclara-t-elle.

On leur avait conseillé de secouer leurs bottes avant de les enfiler car ces dangereux insectes aimaient s'y nicher.

Et soudain, alors qu'ils n'allaient pas plus vite qu'un piéton, un sursaut de la carriole la projeta contre son frère. Leur chauffeur jura et s'arrêta pour constater les dégâts. Joséphine songea qu'elle pourrait en profiter pour se soulager dans la nature. Voyant qu'elle s'éloignait, la mère cala son fils malade dans les bras de sa fille aînée et la suivit.

Toutes deux se frayèrent un chemin parmi les broussailles. Quand elles se jugèrent à l'abri des regards, elles soulevèrent leurs jupes et s'accroupirent. Joséphine se sentait gênée par la présence



de sa voisine, surtout que celle-ci s'exclama qu'elle n'avait jamais vu de poils roux, ce qui la vexa. Elle contemplait le sol à quelques mètres lorsque son œil fut attiré par une forme tout en longueur qui s'enfuyait dans l'herbe.

— Oh, mon Dieu ! cria-t-elle en se levant d'un bond.

On aurait dit qu'une armée de fourmis venait de lui piquer les fesses.

— Quoi ? Que se passe-t-il ? s'exclama la femme en se rhabillant à toute vitesse.

— Un serpent ! Là !

— Je ne vois rien.

— Vite, on s'en va.

Tout le monde les attendait. Joséphine décrivit la fuite du reptile. Leur guide en rajouta :

— Méfiez-vous aussi des alligators.

Aucun immigrant ne fut impressionné. Ils possédaient l'âme aventurière et se doutaient qu'ils feraient des rencontres parfois redoutables. Les vingt-quatre hommes armés du groupe paraissaient propres à dissuader les agressions. Le guide, engagé par Castro, était aussi l'assurance de ne pas se perdre. Il amusait beaucoup les enfants avec ses vêtements en peau de daim. Les colons étaient plus effrayés par la pauvreté de ces contrées qui n'augurait rien de bon pour leur future installation et la prospérité de leur entreprise.

— Allez, en route ! Nous en avons pour une douzaine de jours avant de nous poser à Victoria.

— Et l'état du chariot ? s'enquit Joséphine.

— Rien de grave. Ces satanées pluies ont creusé des ornières dans lesquelles les véhicules peuvent s'embourber. Sans compter le poids des bagages.

— C'est que nous transportons notre vie entière, déclara quelqu'un d'un ton solennel.

Tous approuvèrent. Joséphine serra la main de Gaétan en signe d'encouragement. Il était toujours dévoré par les moustiques et des plaques écarlates se formaient sur sa peau déjà brûlée par le soleil.

L'arrivée à Victoria fut saluée avec soulagement par les voyageurs, heureux de coucher dans un lit, sous un toit digne de ce nom. Deux autres drames étaient survenus pendant le voyage : une jeune femme s'était noyée lors du passage d'une rivière en crue et un homme avait eu les jambes broyées par une roue de son chariot. Il n'avait pas survécu. Ils ne comptaient plus les fois où ils s'étaient enlisés dans les tourbières. Le paysage était cependant devenu plus attrayant à mesure qu'ils approchaient de Victoria. La vue de lupins bleus et de fleurs de toutes les couleurs avait rendu le sourire aux pionniers.

La ville leur offrait le confort spartiate d'une quarantaine de maisons en rondins de bois assoupies à l'ombre de chênes verts et de volubilis. En contemplant ce semblant de bourgade, Joséphine fut déçue. Les villages normands étaient plus animés que ces petites agglomérations écrasées de chaleur. Néanmoins, elle ne fit part de ses doutes à personne et entreprit d'aider sa compagne à mettre son fils au lit. La fièvre avait abdiqué, laissant place à une grande fatigue. Il n'ouvrit pas les yeux quand elle le déposa avec délicatesse sur une couche sommaire prêtée par un habitant compatissant. Car si les futurs colons avaient cru profiter de l'hospitalité des autochtones, ils furent vite détrompés. Comme les nuits précédentes, ils campèrent et dormirent à la belle étoile ou dans leurs carrioles.

Ces heures-là pouvaient être fraîches et Joséphine remonta sa couverture jusqu'au cou tout en écarquillant les yeux afin de lire le roman prêté par un colon. *Le Dernier des Mohicans* était censé la plonger d'emblée dans l'aventure américaine, or elle ne reconnaissait pas grand-chose dans les paysages décrits par James Fenimore Cooper. D'ailleurs, en dépit de l'intrigue passionnante, elle ne tarda pas à s'endormir sur sa page.

La halte fut trop courte à son gré. Cependant, elle comprenait que ses compagnons aspirent à voir les terres pour lesquelles ils avaient tout quitté. Ils avancèrent plusieurs jours dans un paysage de prairies ponctué de forêts de chênes. Gaétan tua un chevreuil et fut porté en triomphe par le groupe. Les Mexicains qui les accompagnaient leur apprirent à cuire des brochettes sur le feu. Puis leur guide évoqua le massacre de Goliad quand ils traversèrent ce village fantôme où ne subsistaient plus que des ruines :

— Il y a eu un bain de sang ici en mars 1836, lors de la révolution du Texas. Plus de quatre cents prisonniers de guerre de l'armée texane ont été exécutés par l'armée mexicaine. Parmi eux se trouvait le colonel James Fannin, le dernier à être assassiné. Il a été emmené par des soldats mexicains dans la cour face à la chapelle, les yeux bandés, assis sur une chaise. Il a alors fait trois demandes : que ses biens personnels soient envoyés à sa famille, être abattu d'une balle dans le cœur et recevoir un enterrement chrétien. Les soldats ont volé ses affaires, ils lui ont tiré au visage et ont brûlé son corps avec ceux des autres Texans abattus avant lui.

Les migrants ne prononcèrent pas une parole, comme s'ils priaient pour le repos de toutes ces âmes. En réalité, ils pensaient à leur propre sort, au péril représenté non plus par les Mexicains mais par les Autochtones.

Péril qui se concrétisa quelques jours plus tard alors qu'ils longeaient la rivière Cibolo.

Les hommes étaient partis chasser, le gibier étant toujours plus abondant près des cours d'eau. Joséphine aurait aimé se rafraîchir les pieds dans la rivière, qu'elle contemplait avec envie. Quand le groupe revint, Gaétan se précipita vers sa sœur, tout excité.

— Tu ne devineras pas ce qui vient d'arriver !

La jeune fille considéra son jumeau avec amusement.

— Raconte-moi...

— Un de nos hommes a été enlevé par les Indiens Lipans !

Épouvantée, elle s'étonna que son frère puisse en rire.

— Il a été relâché contre quelques petites choses dont il a dû se séparer à leur profit : sa pipe, sa blague à tabac... Regarde derrière moi...

Elle obéit et poussa un cri.

— N'aie pas peur, ils sont inoffensifs.

Plusieurs Lipans escortaient les chasseurs.

— Nous les avons invités à manger avec nous et à passer la nuit au camp.

Joséphine ne trouvait pas cela très prudent, surtout qu'ils avaient dépouillé l'un des leurs, cependant elle fit bonne figure. Elle les salua puis les observa à la dérobée en préparant le repas avec les femmes tandis que les hommes dépeçaient la viande. Ces gens, qu'elle imaginait presque nus, portaient des vêtements qui recouvraient la totalité de leur corps. Ils avaient le teint cuivré et de longs cheveux noirs. Aucune femme ne les accompagnait et ils ne s'adressèrent pas à Joséphine, qui soupa à l'écart avec ses homologues.

Prise d'un mauvais pressentiment, elle se leva à l'aube pour constater que leurs invités avaient disparu, emportant avec eux plusieurs montures leur appartenant.

— Je te l'avais dit ! En aucun cas il ne faut leur faire confiance...

Gaétan était dépité.

— C'est un grand dommage, néanmoins nous ne devons pas les considérer comme des ennemis. Ils étaient là avant nous. Nous sommes des étrangers sur ces terres.

— Ils n'ont pas répondu à notre amitié, bougonna Joséphine.

— Tu ne te souviens pas des Texans qui échangeaient du sel, de la farine et du tabac contre du gibier ?

— Et je trouve ça très bien. En revanche, dans ce cas précis, il n'y a pas de troc, seulement du vol... déclara-t-elle, en colère.

Puis elle tenta de se calmer. Sa grossesse devait lui provoquer ces sautes d'humeur.

— Oublions cette perte, reprit-elle en souriant à son frère. Nous serons bientôt arrivés à San Antonio, c'est cela qui compte.

Enfin la ville tant espérée au terme de deux mois et demi de voyage et après le passage à gué de la rivière San Antonio ! Pour limiter la charge de leur carriole, quelques colons la traversèrent sur un petit pont constitué d'un tronc d'arbre. La route s'était révélée accidentée et encombrée sur les derniers miles, signe qu'on approchait d'une grande ville. Le convoi avait croisé beaucoup de chars à bœufs qui transportaient du maïs.

La cité d'environ mille habitants, surtout des Mexicains, parut immense à Joséphine après les bourgs modestes des mois précédents. Les maisons à un niveau, blanchies à la chaux et surmontées d'un toit plat, étaient plutôt coquettes avec leurs fenêtres garnies de fer forgé et leur jardin où poussaient pêchers, grenadiers, lilas et figuiers. D'autres habitations, en adobe et recouvertes d'un toit en jonc, logeaient les plus pauvres. Devant les portes ouvertes étaient étalées des peaux de vache. Dans les rues s'amoncelaient les

ordures. Joséphine huma une odeur qui lui fit froncer le nez. Elle nota aussi la présence de charrettes cassées ou embourbées qu'on avait laissées là comme si elles étaient encore d'une quelconque utilité ou embellissaient le paysage urbain. Des bœufs vagabondaient. La ville était de toute évidence mal entretenue.

Si sa première impression fut mitigée après l'élan d'enthousiasme et de soulagement qui l'avait emportée quand elle s'était sue parvenue à bon port, l'accueil des habitants la réconforta. Ils étaient attendus, espérés même. Ces Texans avaient besoin qu'on grossisse leurs rangs avec des familles, des hommes qui exerçaient le métier de forgeron ou de boucher, des femmes et des jeunes pour la main-d'œuvre et augmenter la colonie. Même si certains, peu nombreux, craignaient la concurrence.

Les chapeaux à large bord des Mexicains ravirent Joséphine, notamment leurs ornements d'argent – pour éloigner les insectes ? Quant aux Mexicaines, elles lui parurent un peu effrontées. Les œillades dont elles gratifiaient les nouveaux venus en témoignaient. En revanche, l'écharpe dont elles se couvraient la tête lui plut beaucoup.

Toutefois, ce n'était pas ce qui intéressait le plus Joséphine.

— Crois-tu que nous allons loger dans ces petites maisons blanches ? demanda-t-elle à son frère.

— Plutôt dans les *jacales*, intervint leur guide, qui s'empressa d'ajouter : Les vraies maisons, ce sera pour plus tard... bientôt...

Du bras, il indiquait de drôles d'habitations dotées d'une espèce d'auvent.

— On dirait qu'elles vont s'écrouler au premier vent, fit remarquer Gaétan.

Leur guide éclata de rire.

— Pas du tout ! Elles sont composées de mesquite, une sorte d'acacia, et de glaise. Vous ne risquez pas de les voir s'envoler, mais

il faudra faire attention aux insectes, qui s'y introduisent facilement. Les peaux de vache que vous voyez là permettent de dormir dehors.

Cela ne dit rien qui vaille à Joséphine qui avait peur des araignées et des scorpions.

— Et ces ruines, c'est quoi ?

— Ce qui reste du fort Alamo. Vous savez, le siège de 1836...

Joséphine ne savait rien du tout, pourtant elle opina de la tête, se promettant d'étendre vite ses connaissances sur son nouveau pays.

— À qui appartiennent ces *jacales* ?

— À des Mexicains qui vous les loueront pour presque rien, deux piastres par mois.

— Combien de temps allons-nous rester ici ? demanda quelqu'un. Nous avons hâte de prendre possession de nos terres et de les cultiver.

— Je ne peux pas répondre avec précision à cette question, éluda le guide.

C'était là une phrase de Normand, songea Joséphine, qui éprouva tout à coup une bouffée de nostalgie.

En attendant, Gaétan et elle s'installèrent dans la mesure. Dès qu'il fit nuit, les deux jeunes gens se couchèrent sur les lits de sangle, dénués de matelas, où ils sombrèrent dans un lourd sommeil. Ils furent réveillés par le premier rayon de soleil s'infiltrant au travers des joncs du toit. Ils n'avaient pas aussi bien dormi depuis leur débarquement sur le continent américain. Ils étaient en nage, affamés et en pleine forme pour entamer la dernière partie de leur périple texan. Puis, une fois debout, Joséphine vit un rat filer vers la sortie et une chauve-souris pendre du plafond. Gaétan repéra un scorpion qu'il tua aussitôt et jeta à l'extérieur par l'étroite fenêtre censée protéger de la chaleur. Joséphine l'entendit glousser.

— Que se passe-t-il encore ?

— Oh, rien, répondit-il en haussant les épaules, et il se dirigea vers la table en bois dont il examina l'un des pieds qui était cassé.

Intriguée, elle regarda dehors et aperçut une rivière au loin dans laquelle des femmes lavaient le linge ou se baignaient dans le plus simple appareil. Sans doute des Mexicaines, pensa-t-elle, embarrassée. Elle fit mine de n'avoir rien remarqué et ils partagèrent un petit déjeuner frugal.

— Je vais me renseigner pour déménager dans l'une de ces maisons mexicaines, dit Gaétan avant de sortir.

— Ce serait bien.

Après tout, si leurs parents s'étaient montrés plus généreux que prévu, pourquoi ne pas en profiter ?

Une chaleur humide s'abattit sur eux dès qu'ils furent dehors. À cet instant, Joséphine envia les femmes dans l'eau.

Leurs compagnons s'étaient rassemblés sur la grande *plaza* de l'église pour discuter de leur avenir. Les habitants grouillaient autour d'eux, curieux mais aussi intéressés par leur savoir-faire. Des chaussures réclamaient d'être réparées par le cordonnier, de la viande découpée par le boucher, les sabots des chevaux traités par le maréchal-ferrant. Aucun d'entre eux n'aurait l'occasion de s'ennuyer durant cette première journée. Les femmes furent réquisitionnées en cuisine, ainsi que pour la lessive, la couture et le ménage. Joséphine espérait laver le linge, tâche fastidieuse mais qui lui permettrait de se rafraîchir, tant pis si la proximité des baigneuses était fâcheuse. Hélas, elle écopa d'une corvée de haricots secs, le seul légume disponible avec le maïs, lui apprit-on. La fine gâchette de Gaétan pourrait faire des merveilles. D'ores et déjà, on leur donna de la viande de veau, peu appréciée ici. Les femmes se récrièrent en examinant la chair avariée. Le manque d'hygiène était flagrant dans cette ville. Combiné au climat, cela risquait fort de rendre les colons malades. Malgré le bon accueil



et des conditions de vie meilleures que durant le long trajet en chariot, la plupart d'entre eux aspiraient à repartir pour découvrir leurs terres, qu'on leur avait décrites comme le paradis.